

## L'ANGLETERRE DANS L'OEUVRE DE JULES VALLÈS

Le nom de Vallès (1832—1885) n'est pas tout à fait inconnu, mais il n'est pas non plus très significatif pour le lecteur moyen. La présente étude n'a pas pour but de présenter la silhouette de cet écrivain avec une analyse de ses oeuvres — elle n'est qu'un chapitre d'une étude plus vaste qui va essayer d'englober les résultats de toutes les recherches faites sur Vallès et de la montrer non seulement dans la perspective du temps, mais aussi dans celle de l'éloignement. Les Polonais d'aujourd'hui regardent l'Insurgé autrement que la société française du XIX s. (et même celle du XX s.).

Une évolution d'idées incontestable s'est effectuée pendant les 68 ans qui nous séparent de la mort de l'auteur de *Jacques Vingtras*, et nous sommes en droit de faire une révision des opinions qu'on a eues sur lui et de le mettre à sa juste place. Certes, ce n'est pas une étoile de première grandeur, mais il mérite bien qu'on lui consacre un livre, d'autant plus, qu'en Pologne, il n'y a pas une seule monographie sur Vallès (sauf quelques articles).

L'article que voici est un chapitre assez indépendant car il se rapporte à une période nettement définie de la vie de Vallès: l'exil du communard (1871—1880) condamné à mort par contumace et séjournant la plupart du temps à Londres. Dans mon travail sur Vallès, ce chapitre sera inséré dans l'analyse détaillée de l'oeuvre (II ème partie) ou l'on trouvera le tableau de la société française et anglaise avec les opinions de l'Insurgé sur les gouvernements, institutions et problèmes relatifs au bien-être du peuple.

La Ière partie présentera l'Homme avec sa droiture de caractère et son intransigeance, dans la troisième je parlerai de

Vallès journaliste, dans la quatrième — de Vallès critique littéraire (au sens large du mot) et pour finir j'analyserai l'influence de Vallès et les valeurs durables de son oeuvre.

\* \* \*

Après la Commune, Vallès traqué par la police française s'enfuit en Angleterre<sup>1)</sup>. Ce n'est pas pour la première fois qu'il voit ce pays. Il y est déjà allé en 1865, pour le compte d'Ernest Feydeau, et il fit alors quelques articles superficiels sur ces insulaires, reconnaissant franchement qu'il faudrait passer plusieurs années en Grande Bretagne pour pouvoir parler de ses habitants<sup>2)</sup>. L'hospitalité qu'il y trouve de 1871 au 13.VII.1880<sup>3)</sup> lui permet d'observer scrupuleusement la vie des Anglais et d'en faire 30 compte — rendus signés „Z” qui paraissent à l'*Evènement* entre le 27 août 1876 au 26 mai 1877. Après son retour en France, Vallès remanie ses articles et en fait un livre, — illustré d'eaux fortes par un ancien communard Auguste Lançon, d'un format in folio, tiré à 600 exemplaires seulement. (Charpentier 1884) Rien d'étonnant que le livre soit peu connu à cette époque. En 1914, sur les instances de Séverine, Eug. Fasquelle fit une nouvelle édition de cette *Rue à Londres*, mais cette fois-ci encore il a la malchance d'être condamné à un oubli à cause d'une guerre si longue et si cruelle<sup>4)</sup>. Ce n'est qu'après la IIème Guerre Mondiale qu'on est parvenu à tirer de l'ombre les oeuvres de Vallès. A partir de 1951, Volume par volume, paraissent les livres du „candidat de la misère” grâce aux soins des Editeurs Français Réunis.

---

1) Sept. 1871, v. Jules Vallès: *Le Proscrit*, p. 42. Paris, 1950. Editeurs Français Réunis. (Lettres écrites d'Angleterre à son ami Artur Arnould).

2) Vallès: *La rue à Londres*. cf. Scheler Préf. XI, XII. Paris, 1951. Ed. Fr. Réunis.

3) v. *Prosc.* p. 241.

4) cf. R. L. Schel. Préf. X, XI.

Vallès a tâché d'être scrupuleux dans son travail — et objectif<sup>5)</sup>, mais en quelle mesure il a réussi dans cette tâche: c'est ce que je vais analyser plus loin. Il a certainement été tenté par l'idée de faire une étude d'ensemble, mais il n'a pas su persister dans ses recherches. En 1865 il avouait que „pour pouvoir parler de l'Angleterre il fallait y passer dix ans”<sup>6)</sup> et dans la Rue à L., il dira à un moment: „N'eut-on passé qu'une année en Angleterre, on la connaîtra mieux que les Anglais”<sup>7)</sup>. Il y a du vrai dans toutes les deux phrases, mais dans l'essentiel leur opposition est trop visible pour ne pas conclure que Vallès est enclin à faire des généralisations un peu hâtives: C'est ainsi qu'il va tâcher de choisir un point d'orientation pour concentrer ses recherches autour d'un problème essentiel: en observant le peuple anglais il va chercher „leur vertu maîtresse” — comme dirait M. Taine — remarque Vallès<sup>8)</sup>. Il est toujours un peu imprudent de trop généraliser les opinions sur des nations entières et il serait à discuter si une telle et telle vertu est vraiment la „vertu maîtresse” de telle ou telle nation. Néanmoins Vallès se hasarde à faire une généralisation sur les Slaves et les Allemands<sup>9)</sup> et ce qu'il dit est une constatation vraie sur des traits de caractère qu'on peut attribuer aux peuples en question. Cependant, à propos des Anglais, il déclare franchement, qu'il n'est pas facile de saisir le trait essentiel „de cette nation dure” qui lui „a paru redoutable et haute...”<sup>10)</sup> dans son ensemble, quant à la notion générale de l'Anglais, elle n'est pas plus précise: il le trouve „excentrique, point témé-

5) R. L. p. 88, 94.

6) R. L. Schel. Préf. XII.

7) R. L. p. 89.

8) Vallès, R. L., p. 89.

9) Vallès, R. L., p. 89—90; cf. Dyboski Roman: *Czego nas uczy Anglia?* Lwów, 1924, p. 28.

10) Vallès, R. L., p. 89.

raire; ...froid, point raisonnable; ...morne, point rêveur" 11). Et c'est sur ces points fondamentaux qu'il va appuyer son analyse (Ce manque de netteté peut nous paraître déconcertant, et pourtant on voit des constatations analogues chez d'autres observateurs 12). L'étude du caractère anglais est rendue difficile par leur habitude de garder un masque d'impassibilité, par leur raideur artificielle que Vallès raille si souvent.

C'est pourquoi l'Insurgé ne nous donne pas d'étude d'ensemble mais une longue série de tableaux d'une plasticité remarquable, pourvus de commentaires sous forme d'exclamations d'étonnement, de haine parfois, d'indignation, de dégoût ou de compassion. L'admiration y est aussi, mais mêlée avec le regret de trouver la France inférieure à sa rivale d'outre-Manche. Parfois Vallès est franchement chauviniste: „...c'est le fond de la nation que nous voulons étudier, et non pas ceux qui nous copient, ...et qui nous prêtent des tas de vices après nous avoir emprunté des tas de vertus!" 13).

Par bonheur, il n'est que rarement si tendancieux, mais il ne peut s'empêcher, à chaque occasion de faire une comparaison entre l'Angleterre et la France, en n'omettant jamais de faire sous-entendre une leçon adressée aux Français, et qu'on pourrait formuler ainsi: „Français, imitez les Anglais en ceci, parce qu'ils vous sont supérieurs!" — et: „Français, réjouissez-vous, parce que vous prenez les devants". On trouve donc presque autant d'informations sur la France que sur l'Angleterre dans cette Rue à Londres" et l'auteur y critique assez souvent sa patrie, seulement il atténue la critique indirecte des institutions françaises par la critique directe et parfois violente de la société anglaise 14).

---

11) Vallès, R. L., p. 90.

12) Cohen-Portheim Paul: *Angleterre, île inconnue*, trad. le l'all. par. Alice Guénoud. Paris, 1931, chap. IV passim.

13) Vallès, R. L., p. 94.

14) H. Jäckel constate à peu près la même chose; v.: *Der Engländer im Spiegel der französischen Literatur von der Romantik bis zum Weltkrieg*. Priebatsch, s. Buchhandlung: Breslau, 1932, 132—133.

Il y a certainement de différentes façons de voir la Grande Bretagne et ses habitants, et les opinions des observateurs diffèrent parfois, mais il y a toujours des choses qui persistent dans tous les récits des voyageurs qui ont séjourné dans ces îles.

Je citerai donc, à titre d'exemples, des phrases caractéristiques trouvées chez d'autres auteurs, coïncidant avec les constatations de l'auteur de la *Rue à Londres*, pour prouver la justesse des observations que fait Vallès sur les Anglais et sur leur pays. Les auteurs que j'ai choisis pour cette comparaison sont de nationalités différentes, et écrivent à des époques aussi variées, si bien qu'il est assez probable qu'un jugement soit vrai s'il se répète chez des observateurs provenant de milieux très différents. Puisqu'il est impossible de présenter toutes les opinions il faut se résigner à accepter un choix.

\* \* \*

L'auteur de la *Rue à Londres* ne donne pas, comme je l'ai dit plus haut, d'étude générale sur ses habitants. Il n'a vraiment connu que Londres et il en parle dans le livre que je viens déjà de citer et aussi dans les lettres qu'il a écrites d'Angleterre à son ami Arthur Arnould séjournant en Suisse. Il faut remarquer tout de suite que le style de la *Rue à Londres* est aussi spontané que celui de la correspondance et c'est à propos de Vallès que le mot „le Français s'exalte” serait juste. Et c'est le premier motif qui nous entraîne à la lecture. Dans sa correspondance, il ne dira rien sur l'Angleterre qu'on ne puisse trouver dans la *Rue à Londres*. C'est pourquoi il suffit de concentrer l'attention sur cette dernière. Le titre nous dit déjà quels sujets on pourra trouver dans ce livre, mais on ne soupçonne pas la plasticité des tableaux et la vivacité du récit: quelle différence avec Taine par exemple! Et non seulement au point de vue de style. Il en est de même avec tous ceux qui ont voulu faire des études les plus complètes possibles. Vallès ne nous dit pas tout ce qu'il pourrait dire sur Londres et sur les Anglais, et à notre

regret. Il ne parle pas du tout des quartiers élégants: il ne mentionne les quartiers des riches que pour opposer leur luxe à la misère des pauvres<sup>15</sup>). Il ne nous dira rien sur la beauté des parcs de Londres, si grands et si nombreux; et il omettra aussi bien des questions sociales et politiques. Il va errer dans les rues de Londres pour dépister le mal et la souffrance des plus pauvres et mettre en évidence le besoin d'une action urgente qui aurait pour but d'améliorer le sort du prolétariat. C'est pourquoi il fera peu de descriptions de la ville et s'occupera avant tout de l'homme. Voyons ce qu'il dit de la ville elle-même: Dans son ensemble, Londres a fait sur Vallès l'impression d'immensité<sup>16</sup>), peu attrayante d'ailleurs. La rue, surtout celle des quartiers habités, diffère de la rue de Paris: on distingue difficilement les maisons particulières dans ce tas de moellons qui s'appelle la Rue. ...L'Anglais n'a pas besoin d'écrire le nom de ses voies en lettres qu'on puisse lire de loin<sup>17</sup>) et les numéros des maisons sont encore plus difficiles à trouver si bien que Vallès s'écrie comme le Dante: „Laissez toute espérance, vous qui vous aventurez ici!“<sup>18</sup>) Toutes ces agglomérations de maisons font sur lui l'impression d'une énorme prison bien triste<sup>19</sup>), surtout quand il y a du brouillard et de la pluie<sup>20</sup>). Cela traduit plutôt sa propre tristesse d'exilé que l'aspect réel de la ville, quoiqu'il soit vrai que Londres n'a pas, à coup sûr, la physionomie riante des villes du midi „plus le temps est radieux plus la ville semble laide“<sup>21</sup>). La plus grande artère de communication: la Tamise ne lui plaît pas non plus: „L'eau de la Tamise est couleur de fange, et le ciel est couleur de tombe. ...A sa source la rivière est claire, je l'espère; ici, elle est trouble et vile

<sup>15</sup>) Vallès, R. L., p. 21, 159; cf. Cohen op. cit., p. 95.

<sup>16</sup>) Vallès, *Prosc.*, p. 118; cf. Engels Friedrich: „Die Lage der arbeitenden Klasse in England“. Berlin, 1947, p. 39.

<sup>17</sup>) Vallès, R. L., p. 10.

<sup>18</sup>) Vallès, R. L., p. 11.

<sup>19</sup>) Vallès, R. L., p. 11.

<sup>20</sup>) Vallès, *Prosc.*, p. 77.

<sup>21</sup>) Cohen, op. cit., p. 104.

comme si l'on avait lavé dedans toute la vaisselle d'une armée, comme si l'on y avait vidé les rinçures de tous les hôpitaux de la chrétienté, les ordures de tous les bagnes du monde<sup>22)</sup>. Le tableau n'est pas du tout attrayant et il le complète encore plus loin<sup>23)</sup> avec des remarques aussi peu enthousiastes et un entassement d'adjectifs et de comparaisons remarquable. S'il parle du port de Londres et de ses magasins<sup>24)</sup> ce n'est que pour souligner l'immensité des richesses accumulées ici par l'infatigable travail d'ouvriers, mal habillés, mal nourris et exploités sans pitié, ...et pour regretter que le port de Paris soit si misérable en comparaison avec celui de Londres<sup>25)</sup>. Non loin du port, il y a un quartier louche que Vallès appelle le Wapping. C'est là que débarquent les matelots pour jouir de tous leurs sens tant qu'ils ont de l'argent. La prostitution y fait pousser ses fleurs du mal et il n'y a pas seulement des femmes blanches à trouver ici. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les langues et „pour tous les goûts“<sup>26)</sup>. Les Chinois forment ici un groupe important qui se tient à l'écart. Ils ont souvent des fumoirs d'opium<sup>27)</sup>. Le Wapping est aussi un lieu curieux par la vente de toutes les espèces de marchandises que les matelots apportent du monde entier<sup>28)</sup>. Vallès n'est pas unilatéral et n'est pas assez naïf pour faire croire qu'il n'y a que des putains au Wapping. Il y a aussi d'honnêtes femmes, mais très souvent la vertu ne sait pas résister, et, dans cette atmosphère empestée c'est l'enfant qui se démoralise, c'est la femme qui se met à boire, si elle ne devient pas une prostituée. Et ce qui est le plus dangereux ce sont les maladies vénériennes qui se gagnent le plus souvent pendant les souleries avec les représentants de tous les débauchés du monde qui débarquent ici.

---

<sup>22)</sup> Vallès, R. L., p. 23.

<sup>23)</sup> Vallès, R. L., p. 23, 24.

<sup>24)</sup> Vallès, R. L., p. 117—129.

<sup>25)</sup> Vallès, R. L., p. 117.

<sup>26)</sup> Vallès, R. L., p. 232, 239.

<sup>27)</sup> Vallès, R. L., p. 233, 234.

<sup>28)</sup> Vallès, R. L., p. 235.

Et bien de pauvres gens se rendent compte du danger qui les menace, mais ils sont trop pauvres pour aller habiter ailleurs où les logis sont beaucoup plus chers <sup>29)</sup>. Seuls, les commerçants et leurs familles sont préservés du vice, au moins en partie par la vanité et l'orgueil <sup>30)</sup>. Ce quartier fait naître de tristes réflexions, mais ce coin de Londres n'est pas triste! <sup>31)</sup> chose rare à Londres. On peut avoir, pendant un moment, l'impression d'une atmosphère comme il faut dans les public-houses de ce quartier, mais cela ne dure que tant qu'on n'a pas bu: on chante, on danse, on joue du piano. Une fois soûlés, ces gens-là changent d'attitude et c'est le vice qui sévit <sup>32)</sup>). C'est d'ailleurs comme dans tous les grands ports du monde, mais sur une échelle plus grande peut-être. On dépense ce qu'on a d'argent et de force sexuelle et l'on repart pour un voyage dans le lointain inconnu. L'État a bâti un établissement officiel où les marins pourraient loger tranquillement. Mais les loups de mer préfèrent chasser en ville le gibier qui leur convient et ne pas rester là sous le contrôle des officiers et des révérends qui leur feraient le sermon <sup>33)</sup>. Vallès dit que les souillures du Wapping ne l'ont pas fait souffrir comme celles des autres quartiers parce que „la boue de cette Capoue est lavée par la vie chaste et muette de l'Océan; parce qu'après avoir bu en hurlant le gin et le whisky, ils avaleront, un soir de naufrage, sans jeter une plainte ni une malédiction, la dernière gorgée d'eau salée qui noiera leur vie <sup>34)</sup>. Vallès est donc indulgent pour les vices des marins et il ne tend pas à moraliser sur ce point-là; puisque les scrupules religieux lui sont inconnus et il veut avant tout extirper un autre mal: la misère. Il erre donc souvent à travers la ville, même très tard dans

---

<sup>29)</sup> Vallès, R. L., p. 236, 237, 238.

<sup>30)</sup> Vallès, R. L., p. 238.

<sup>31)</sup> Vallès, R. L., p. 239.

<sup>32)</sup> Vallès, R. L., p. 240, 241.

<sup>33)</sup> Vallès, R. L., p. 245.

<sup>34)</sup> Vallès, R. L., p. 246.



la nuit, pour voir grouiller la misère à la lumière des bougies qui illuminent les boutiques des costermongers<sup>35)</sup> et il fouille surtout dans les coins sales, là même où loge l'élément criminel. C'est ainsi qu'il nous parle du Soho, de „l'infâme Soho!“<sup>36)</sup>, Leicester Square, refuge des pires individus de l'Europe et de l'Amérique. Et il raconte même l'histoire de quelques assassins et faussaires célèbres. Mais il fait en passant la critique de la France parce qu'il parle surtout des éléments criminels français, il fait en même temps la critique du régime du second Empire quand il dit que des anciens mouchards se sont sauvés de la France pour se réfugier dans le Soho „parce qu'on voulait leur faire accomplir de trop ignobles corvées. Et quelques-uns en parlent à haute voix<sup>37)</sup>. Vallès s'emporte contre ce quartier maudit qu'il appelle „lieu d'asile non pas des blessés (c. à d. des insurgés, émigrés politiques comme Vallès), mais des flétris, bouche d'égoût de l'évasion“<sup>38)</sup>. Il suffit de comparer ces jugements avec les phrases incolores de Cohen<sup>39)</sup> prononcées sur ce même Soho pour comprendre le tempérament de Vallès. Nous trouvons encore deux quartiers très caractéristiques dans la „Rue à Londres“ le quartier habité par les Juifs-et la Cité. L'Insurgé nous décrit le premier dans l'article *Petticoat—Lane*<sup>40)</sup>, rédigé avec une verve remarquable. Le mot qu'il a pris pour titre est le nom d'une ruelle: ruelle du jupon. C'est là que se fait le marché des guenilles: vieux habits, vieux linge, vieilles chaussures sont vendus sur des tréteaux par des brocanteurs juifs<sup>41)</sup>. Tous les dimanches, il y a ici „trente charlatans de foire dépliant des frusques, les faisant claquer, tapant dessus à coups de poing comme sur une mâchoire de pugiliste, ayant l'air d'injurier les vestes et de vouloir

---

35) Vallès, R. L., p. 50, 51.

36) Vallès, R. L., p. 79 et s...

37) Vallès, R. L., p. 82.

38) Vallès, R. L., p. 85.

39) Cohen, op. cit. p. 96.

40) Vallès, R. L., p. 186—194.

41) Vallès, R. L., p. 186.

giffler les pantalons" 42). C'est un coin où les misérables se rencontrent pour s'acheter quelque chemise ou une jaquette. Dans ce grouillement de guenilles, il n'est pas prudent de se présenter avec des breloques d'une chaîne d'or „on vous débarassera de ces breloques, inutiles après tout, et si la montre vient avec, tant pis pour elle“, dit ironiquement l'auteur „...il ne faut pas tenter le diable" 43). Il veut nous dire par là que c'est la misère qui fait voler ces gens qui ne sont pas des pickpockets de profession, puisqu' ils n'ont pas l'oeil vif des voleurs, et que ce ne sont que des „gnangnans... et des trainards"... 44) tout au plus. Enfin il y a la Cité. C'est le noyau de la ville, mais Vallès ne le dit pas, il ne fait que noter ce qu'il voit et entend. Il souligne tout d'abord le mutisme des passants, le manque de rire 45) ce qui le choque d'autant plus qu'il est habitué à la verve pétillante des Parisiens, à l'effusion des paroles lancées à tout moment et à toute occasion 46). Vallès n'explique pas cette attitude des Anglais par leur haine de la ville et l'amour de la country et surtout du home tranquille et silencieux. La rue à Londres, celle des affaires fait sur lui l'impression d'une énorme machine où les gens „vont (et) viennent comme des pistons... passent comme des courroies se mêlent, comme des trains se croisent 47) et ne se disent jamais qu' un mot: „Jolie matinée... Vilain temps“, suivant qu'il fait beau où mauvais 48) s'il nous dit une autre fois que la rue des

42) Vallès, R. L., p. 191.

43) Vallès, R. L., p. 190.

44) Vallès, R. L., p. 189, 190.

45) Vallès, R. L., p. 1.

46) Cohen, op. cit. 101, cf. „Nulle part la vie de la rue ne joue un rôle si peu important“.

47) Cohen, op. cit. 103, cf. la coïncidence de comparaison est étonnante.

48) Vallès, R. L., p. 1, 2. Engels, *Die Lage der arbeitenden Klasse in England*. cf. p. 30. Dans la *Rue de Londres*, Engels a vu „Die brutale Gleichgültigkeit, die Gefühllose Isolierung jedes Einzelnen auf seine Privatinteressen“. Taine: *Notes sur L'Angleterre*, p. 115, on se parle à peine à Londres, on y vit en courant“.

familles „est déserte et silencieuse“, c'est pour nous faire savoir indirectement qu'il y a des quartiers spéciaux pour les habitations et d'autres pour les affaires <sup>49)</sup>. C'est un trait curieux et important puisque sur le continent européen il n'y a pas de distinction entre quartiers habitables et quartiers d'affaires. Il souligne, comme tous ceux qui ont vu Londres, la puissance du mouvement, la force irrésistible de ce flot de véhicules et d'hommes. Il note aussi les différences entre Paris et Londres et trouve beaucoup de choses qui lui déplaisent: p.e x. on ne peut pas se reposer après le brouhaha de la rue en entrant dans un café. Il n'y en a que quatre, à Londres. Et si, au contraire on veut regarder les passants, tout en sirotant quelque boisson-impossible. Il n'y a pas un café „qui ait l'oeil sur la rue et des tables jaunes sur des trottoirs <sup>50)</sup>. Même les maisons semblent tourner le dos à la rue. Parmi les passants on ne voit pas d'ouvrier en blouse comme à Paris <sup>51)</sup>.

Et puis on rencontre beaucoup d'ivrognes titubant et hurlant: „C'est la saoulaison noire, point l'ivresse rose” <sup>52)</sup> comme à Paris, faudrait-il ajouter pour aller jusqu'au bout de la pensée de J. Vallès. Et on peut voir cela autant le jour que la nuit <sup>53)</sup>. Les occasions ne manquent pas puisque les public-houses sont nombreux. L'Insurgé en parle dans son article intitulé *La Plaie* <sup>54)</sup>. Il remarque qu'il y a dans ces maisons, comme dans toute la vie anglaise, une hiérarchie, un compartimentage. Il dit qu'il y a trois sortes de salles. La première où n'entrent que les déguenillés, la deuxième où les gens „sont plus respectables quoique beaucoup encore soient déchirés, crasseux et lamentables” <sup>55)</sup>, et le „private bar” qui est le troisième compartiment et „qui reçoit les gens

---

<sup>49)</sup> Cohen, op. cit. 88.

<sup>50)</sup> Vallès, R. L., p. 5, 224.

<sup>51)</sup> Vallès, R. L. p. 7.

<sup>52)</sup> Vallès, R. L., p. 6.

<sup>53)</sup> Vallès, R. L., p. 44, 52.

<sup>54)</sup> Vallès, R. L., p. 223—231.

<sup>55)</sup> Vallès, R. L., p. 229.

comme il faut—les gentlemen”<sup>56</sup>). On ne s’assied que dans le compartiment des misérables, dans les autres, on reste debout „...on sert, on encaisse, on pompe” dit Vallès avec ironie „Allez, le piston”<sup>57</sup>). On ne s’attable pas comme les Français pour se raconter ceci et cela, pour rire ensemble: „La misère du peuple a toujours dans Londres, même à ses heures d’oubli et dans ses moments de rigolade, des mines d’abrutie, d’aliénée, de gibier d’asile: voire de chair à prison”<sup>58</sup>). Et l’on ne hausse pas la voix, on parle à voix basse. Vallès ne cherche pas à expliquer cela par le tempérament anglais, par les coutumes séculaires: il dit que cela se fait ainsi, en Angleterre et cela lui déplaît. Mais est-ce que tout lui déplaît à Londres? — Certainement non. Il y a aussi des choses à louer, mais il ne peut pas s’empêcher de mêler du sarcasme aux louanges: s’il loue l’Angleterre il faut qu’il bafouille les Français et vice-versa. Ainsi il loue la propreté, la pureté de l’air à Londres. „Sa pudeur a du bon, cette fois dit-il, et fait honte à l’impureté de Paris, souillé à chaque aurore par le passage des fourgons emportant la lie des digestions humaines à travers la ville empestée...”<sup>59</sup>).

„...l’Océan sur le dos duquel ils vivent, ces insulaires, envoie par bouffées victorieuses, le parfum de ses algues et de ses marées”.

„Des quartiers entiers fleurent le poisson et la vague, et l’air semble lavé au dessus des rues où grouillent les costermongers et les prostituées<sup>60</sup>). C’est ainsi qu’il entrelace ses approbations avec des critiques plus ou moins ironiques ou violentes. Tout de

---

<sup>56</sup>) Vallès, R. L., p. 229—230.

<sup>57</sup>) Vallès, R. L., p. 231.

<sup>58</sup>) Vallès, R. L., p. 229.

<sup>59</sup>) Vallès, R. L., p. 57—58. H. Jäckel généralise trop facilement en disant: „dann die Gegenüberstellung mit Frankreich erfolgt, die stets zugunsten des eigenen Landes ausfällt”, v.: Jäckel Hilde: „Der Engländer im Spiegel der französischen Literatur von der Romantik bis zum Weltkrieg” Breslau, 1932.

<sup>60</sup>) Vallès R. L., p. 58.

suite, après avoir loué la pureté de l'air il dit „L'air est lavé non pas les murailles”<sup>61</sup>). Donc les maisons ont un air peu avenant et les Eglises aussi „Elles sont sinistres à voir, les casernes où ils emprisonnent leur Dieu”<sup>62</sup>). Vallès ne s'intéresse pas à l'architecture, il n'a jamais cherché de monuments qui mériteraient une description et il n'en parle presque pas. C'est l'homme qui l'intéresse avant tout: l'homme qui travaille et qui souffre.

Quelle caractéristique nous donne-t-il de cet homme, citoyen de la Grande Bretagne. Vallès n'a pas trouvé la „vertu maîtresse” de ces insulaires, mais il a mis en relief plusieurs traits de caractère propres à l'Anglais et il a plus d'une fois eu recours à une comparaison avec les Français. Une constatation générale de Vallès peut confirmer ce que je viens de dire: „Il n'y a entre Calais et Douvres, que sept lieues d'eau salée — mais entre le caractère anglais et le caractère français il y a la profondeur d'un abîme”<sup>63</sup>). Commençons par le trait le plus saillant: le culte de la force. Vallès essaie de généraliser en soulignant chez les Anglais l'amour des acrobates et des clowns comme symbolique. Le clown représente l'ironie ou la force. L'Angleterre est toute entière là - dedans”<sup>64</sup>). „...elle (l'Angleterre) adore la force”<sup>65</sup>) parce que c'est le succès. Son pître est un farceur qui vole comme un faiseur de la cité et passe à travers les trappes comme un businessman à travers la loi. Il est adroit et vigoureux, il ne respecte rien que la proie qu'il dérobe: il court saute, rampe, bondit: *il se moque des sots et il roule les faibles*. Et Vallès appuie sur ces traits. „...c'est mépris de la sottise et de la faiblesse”<sup>66</sup>). Voilà en grandes lignes la caractéristique de la perfide Albion

---

<sup>61</sup>) Vallès R. L., p. 58.

<sup>62</sup>) Vallès R. L., p. 76.

<sup>63</sup>) Vallès R. L., p. 247.

<sup>64</sup>) Vallès R. L., p. 110.

<sup>65</sup>) Vallès R. L., p. 115: „...Puis on boxe dans un coin. Il y a un oeil qui pend et un nez qui gonfle; l'assistance jubile“, v. aussi p. 41.

<sup>66</sup>) Vallès R. L., p. 110.

qui a pour devise: *British Policy is British trade*<sup>67)</sup>. Seulement certains auteurs essaient d'excuser cette attitude des Anglais comme nation — Vallès l'attaque violemment—mais il reconnaît la puissance de l'Angleterre et parfois il prononce une crainte respectueuse envers cette nation: „C'est une race terrible, allez, et je ne voudrais pas que ma patrie devint leur ennemie ni leur amie...”<sup>68)</sup>. L'intensité de la critique dépend d'une disposition d'esprit, au moment où l'Insurgé écrit, car d'autres fois il parle plus tranquillement de ce problème, même avec du respect: il admire le sang-froid des Anglais et leur maîtrise de soi: „L'Anglais doit ce sang-froid à la pratique des violents exercices: au lieu d'être élevés comme des métaphysiciens ou des poètes<sup>69)</sup> les adolescents sont dressés comme des fils d'hercules ou de maîtres de natation”<sup>70)</sup>. Et Vallès ne tarit plus dans ses louanges du sport pratiqué par les masses et formant tout un système d'éducation<sup>71)</sup>. C'est dans le sport que Vallès voit la source de la puissance de l'Angleterre. „Oui, l'Angleterre domine le monde et le dominera parce que les écoliers de Cambridge et d'Oxford sont plus fiers d'arriver premiers à force de ramer, que de tenir la tête de leur classe, dans le cours d'humanité ou de philosophie”<sup>72)</sup>. C'est ici une leçon que Vallès fait surtout aux Français pour les encourager à opérer des changements dans le système d'éducation et d'enseignement<sup>73)</sup>. Il n'analyse pas si subtilement le rôle du sport comme Cohen p. 124, 125 — mais dans l'ensemble il dit vrai et Cohen rapporte aussi que „les héros

---

<sup>67)</sup> Cohen op. cit., p. 151, 153, 157, 161. Dyboski: *Anglia po wojnie*, str. 70.

<sup>68)</sup> Vallès R. L., p. 184.

<sup>69)</sup> Vallès R. L., 207, ce qui est une accusation de l'éducation et de l'enseignement français.

<sup>70)</sup> Vallès R. L., p. 208, v. aussi l'exemple du record de marche, 210, 213.

<sup>71)</sup> Vallès R. L., p. 209, 210.

<sup>72)</sup> Vallès R. L., p. 208.

<sup>73)</sup> Vallès R. L., p. 207.

des Universités les athlètes à l'insigne bleue, sont capables, selon l'opinion anglaise, d'occuper de hautes situations..."<sup>74</sup>). Et Vallès insiste là-dessus. Il trouve que la puissance du British Empire subsiste parce que ce ne sont pas seulement les ouvriers qui" soient capables de suer, de geler, de saigner, et de soulever des fardeaux.

Ils ont fait plus d'une besogne pénible, et ils ont d'ailleurs, dès le berceau, été forcés d'être braves"<sup>75</sup>). Ainsi les exercices violents occupent beaucoup de place dans la vie anglaise et surtout la boxe<sup>76</sup>). „C'est à ces mœurs du Ring et du Turf que l'Angleterre doit d'être le Champion de la résistance dans le champ clos du monde"<sup>77</sup>). Après avoir rabattu tout ce qu'il y a d'emphase et d'enthousiasme momentané chez Vallès, nous pouvons admettre tout ce qu'il dit sur le sport et son rôle en Angleterre n'est pas déraisonnable, après tout<sup>78</sup>). Seulement ce n'est pas le seul facteur garantissant la puissance de la Grande Bretagne, mais Vallès ne fait pas cette remarque et il exagère exprès, probablement pour mieux attirer l'attention des Français-où ce qui est possible, il exprime ainsi son vrai enthousiasme pour le sport, lui qui était un homme à complexion athlétique<sup>79</sup>). Mais dans d'autres articles Vallès souligne d'autres traits de caractère de cette nation, entre autres la maîtrise de soi, la tranquillité même dans le brouhaha, une certaine impassibilité naturelle ou voulue. Mais, par moments, il le fait avec une nuance de dédain, parce qu'il croit que cette répression des sentiments est une sorte d'hypocrisie que Vallès attaque à plusieurs reprises<sup>80</sup>).

---

<sup>74</sup>) Cohen, op. cit., p. 125.

<sup>75</sup>) Vallès R. L., p. 208.

<sup>76</sup>) Taine, op. cit., p. cf. 60,61, 143, 144, 274, 275.

<sup>77</sup>) Vallès R. L., p. 109, 213.

<sup>78</sup>) Taine, cf. p. 64.

<sup>79</sup>) Hirsch M. Leon, p. 12 *Jules Vallès, l'Insurgé*. Edit. du Méridien, Paris, 1948.

<sup>80</sup>) Vallès R. L., p. 196. En parlant de Londres il dit: „...cette ville qui d'ordinaire arbore avec ostentation sa couronne de tristesse et, son cilice d'hypocrisie". V. Prosc. p. 116.

Mais il comprend tout de même que ce n'est pas une attitude tout à fait artificielle que ce n'est pas seulement l'éducation qui les rend tels et que c'est le climat qui y est pour quelque chose. Et il parle de ce flegme anglais, parfois avec ironie, parfois avec respect. P. ex. en observant les lecteurs au British Museum il dit „Tout le monde a l'air en travaillant, de se remémorer ses péchés ou d'écrire son testament. Jamais vous ne verrez les mains lâcher tout à coup la plume ou le livre, et se frotter à en brûler la peau. jamais vous verrez une tête se relever et se secouer, jamais vous ne surprenez un éclair dans les prunelles”<sup>81)</sup>. Cela diffère du tempérament français et l'exilé n'oublie pas de la mettre en relief. Cependant il reconnaît les bons côtés de cette attitude et constate que cette attitude calme favorise le travail<sup>82)</sup>. Il va accentuer encore plus fort cette différence, en observant les commerçants au travail : „Ces trafiquants en truite ou en maquereaux, le crayon fiché sur l'oreille comme le poignard des bandits muets à l'affût, regardent l'oeil terne, bouche pincée avec une expression de pitié et de mépris le groupe de Français qui s'étonne de cette rigidité, et dont l'étonnement éclate par les yeux ou les lèvres. Nous sommes déconcentrés par cette attitude de statue en plein fumier et en plein boucan, nous qui avons toujours vu la fièvre des hommes suivre la fièvre des choses:...”<sup>83)</sup>. Rien de plus caractéristique pour les Anglais et personne ne l'a dit aussi fort que Vallès: „Nous paraissions des Gamins<sup>84)</sup> souvent à crier ainsi contre le vent, et à envoyer des chiquenaudes au nez des avalanches. L'Anglais paraît grand en restant silencieux, et en s'arc-boutant sur sa tranquillité. A Biblingsgate<sup>85)</sup> comme ailleurs on sent cette supériorité”<sup>86)</sup>. Comme nous voyons ce Français exalté ad-

<sup>81)</sup> Vallès. R. L. p. 217, v. pex Cohen qui confirme cette observation, p. 49, 50.

<sup>82)</sup> Vallès. R. L., p. 218.

<sup>83)</sup> Vallès. R. L., p. 162.

<sup>84)</sup> Taine, cf., p. 7, qui dit la même chose.

<sup>85)</sup> Vallès. R. L., p. 157—163, marché du poisson.

<sup>86)</sup> Vallès. R. L., p. 163.



nire chez les Anglais le „front... impénétrable comme le bonnet goudronné de leurs marins”. Ces insulaires se distinguent encore par un autre trait: la discipline et le respect pour la loi, et L'Insurgé leur en veut: pour cela il dit qu'ils sont „Des loups, quand ils sont un à un, ou quatre à quatre: des moutons, quand ils sont en bandes, ayant le respect du berger, surtout s'il porte une houlette de plomb, marquée au chiffre de la reine”<sup>87)</sup>. C'est ainsi qu'on obéit sans un murmure”, au policeman qui veut faire de l'ordre<sup>88)</sup>. Mais, même quand il n'y a pas de policeman, l'Anglais sait se soumettre à des lois même non écrites. Ce qu'il respecte le plus c'est sa dignité, ce qui lui procure le plus de joie c'est l'honneur d'être Anglais<sup>89)</sup> et cela l'oblige à garder un „air raide et empalé”<sup>90)</sup> d'être toujours distingué. Tous les Anglais gardent cette attitude” même le dernier laquais, semble avoir avalé l'épée de Wellington, et se tient droit autant qu'un duc et pair”<sup>91)</sup>. Cette distinction faite de vanité et de raideur, doublée d'orgueil patriotique<sup>92)</sup> poussé à l'extrême, constitue avec le culte de la force combiné avec la ruse, une puissance indéchiffrable qui fait peur. Vallès l'exprime bien nettement d'un ton de prophète. „En vérité, je vous le dis, j'ai peur de leur visage de convention encadré dans les plis de l'étendard”<sup>93)</sup>. Et Vallès attaque à plusieurs reprises leur politique qu'il trouve „cauteleuse et rusée”<sup>94)</sup> il critique le manque de principe dans la politique extérieure: il compare „la bonne foi de la loyale Albion...” à une girouette<sup>95)</sup> et trouve les Anglais „capables de

---

<sup>87)</sup> Vallès. R. L., p. 189.

<sup>88)</sup> Vallès. R. L., p. 154.

<sup>89)</sup> Vallès. R. L., p. 86.

<sup>90)</sup> Vallès. R. L., p. 195.

<sup>91)</sup> Vallès. R. L., p. 86.

<sup>92)</sup> Vallès. R. L., p. 34, 35, 88, 90.

<sup>93)</sup> Vallès. R. L., p. 90.

<sup>94)</sup> Vallès. R. L., p. 90.

<sup>95)</sup> Vallès. R. L., p. 56.

tout au nom de la nation" <sup>96)</sup>. Il y a du vrai dans ceci et le célèbre dicton anglais: „Wrong or right, my country" le confirme. Mais dans la caractéristique des Anglais, Vallès exagère parfois, surtout parce qu'il ne les aime pas <sup>97)</sup>. Dans une lettre à Arnould <sup>98)</sup> nous trouvons ces trois adjectifs en exclamations, „Vainiteux! Egoïstes! Cruels!!!" Si nous jetons un coup d'oeil dans les Notes de Taine nous trouverons à la p. 113 ceci „...je n'ai jamais trouvé les Anglais égoïstes et mal complaisants comme on nous les représente"; Chez Cohen à la p. 55. nous pouvons lire; „Nulle part les contacts et les rapports quotidiens ne sont aussi faciles et aussi agréables..." Dyboski dira à peu près la même chose que Cohen <sup>99)</sup>. Il est peu probable que tous les trois soient en erreur ou qu'ils disent des mensonges. C'est Vallès qui exagère, et ça lui arrive plus d'une fois: p. ex. quand il parle de „la servilité nationale qui court lécher le pied des hiérarchies" <sup>100)</sup> ou quand il parle de l'attitude trop passive de l'ouvrier qui souffre et ne se plaint pas de l'injustice qu'on lui fait <sup>101)</sup>. Il suffit de lire le livre de Engels pour voir combien de révoltes sanglantes il y a en au XIX s. Nous pouvons donc considérer ces généralisations de Vallès comme des hyperboles littéraires qui doivent éveiller une réaction dans l'âme du lecteur. Nous ne pouvons pas les prendre au pied de la lettre. Par bonheur cela n'arrive pas trop souvent. S'il exagère quelque trait, c'est en caricaturiste qu'il le fait pour mettre ce trait en relief. C'est de ce ton-là qu'il parle de la politesse anglaise peu expressive pas empressée. „L'Anglais poli? à quoi bon? Nous lui paraissions des lâches avec notre manie de saluer. Il garde, lui, son chapeau vissé sur la tête,

<sup>96)</sup> Vallès. R. L., p. 90.

<sup>97)</sup> Vallès. *Le Proscrit*, p. 157, 8, 54, 58, 88.

<sup>98)</sup> Vallès. *Prosc.*, p. 54.

<sup>99)</sup> Dybowski. *Czego nas uczy Anglia*, s. 15.

<sup>100)</sup> Vallès. R. L., p. 10.

<sup>101)</sup> Vallès. R. L. p. 20.

avocat ou ramoneur, banquiste ou banquier" <sup>102</sup>). Cela est lié avec l'individualisme anglais. L'Anglais ne s'intéresse pas beaucoup aux affaires des autres et ne questionne pas ceux qu'il connaît à peine et puis il n'est pas bavard. Et Vallès le note à sa façon. „Les Anglais ne causent pas" et il décrit p. ex. combien inutilement un Français s'évertue parfois devant „des visages de bois" qui n'intercalent qu'un mot, de temps en temps <sup>103</sup>). Il remarque que la „manie de l'isolé de l'a parte, du pour soi" poursuit l'Anglais jusque dans le café et le public-house <sup>104</sup>) et jusque dans le club <sup>105</sup>). Si l'Anglais inconnu importe peu à un autre Anglais, que dire des étrangers. Tous les voyageurs et ceux qui connaissent la Grande Bretagne sont d'accord sur ce point. L'Anglais est indifférent envers les étrangers ou il éprouve un sentiment de supériorité <sup>106</sup>) ou même une certaine aversion <sup>107</sup>). Vallès le note avec justesse avec son style naturaliste. „Ils ont pour les étrangers une pitié sans limites, profonde comme les abîmes, large comme l'océan: ils regardent le monde entier de la cîme de leurs grands mâts, et, voyant flotter leurs couleurs sous tous les ciels, ils crâchent leurs dédains sur qui les discute on les blâme" <sup>108</sup>); et il a raison d'ajouter qu'entre les Anglais et les Français il y a une sourde rivalité et il le fait avec une belle métaphore: „Aussi nous sont-ils hostiles de toute la force de leur tristesse et de leur patriotisme religieux et glacial. C'est le brouillard furieux qui en veut au soleil; c'est le rire blême qui en veut au rire clair, c'est le duel de la bière et du vin" <sup>109</sup>). N'est ce pas autant que s'il nous disait d'une manière savante que le caractère des Anglais a été formé par les influences multiples du climat, des circonstances historiques et que ces facteurs sont dif-

<sup>102</sup>) Vallès. R. L. p. 88.

<sup>103</sup>) Vallès. R. L. p. 42.

<sup>104</sup>) Vallès. R. L. p. 42.

<sup>105</sup>) Vallès. R. L. p. 29, 30.

<sup>106</sup>) Cohen, v. p. 172.

<sup>107</sup>) Dyboski. *Anglia po wojnie*, s. 182.

<sup>108</sup>) Vallès. R. L. p. 90.

<sup>109</sup>) Vallès. R. L. p. 91.

rérents en France: donc il y a différence des traits essentiels de ces nations. Et il dit cela en artiste. L'unique refuge de l'Anglais c'est son home, sweet home où il veut être tranquille. Vallès dit que l'Anglais ne s'empresse pas à ouvrir au visiteur <sup>110)</sup>. A cause de cette façon de s'isoler, il appelle les insulaires „race murée” <sup>111)</sup> et il conclut qu'il „leur manque les habitudes d'amitié, la gaieté de la vie d'échange” <sup>112)</sup>. Il n'a pas bien pu connaître la vie de l'Anglais au foyer puisqu'il était un banni dont on se méfiait et qu'on n'admettait certainement pas souvent dans l'intimité du home. Il trouve donc la vie de l'Anglais très monotone, le nombre de distractions restreint. Le théâtre ne joue pas un rôle important, on ne s'y intéresse pas beaucoup <sup>113)</sup>. Faire le bal? On ne le peut pas: à Londres „on ne compte que deux ou trois malheureux dancing-rooms et l'on ne se vante pas d'y être allé... point de salle neutre et de jardin large où l'on puisse s'égarer sans être rattaché par le vice, pour s'amuser simplement” <sup>114)</sup>. Il n'y a pas le café de France où l'on pourrait causer et se distraire, alors on va dans des music-halls qui sont nombreux, et là, on admire la gigue, danse nationale anglaise se distinguant par l'exécution sur place „sans les souplesses ou les envolées de la danse latine... dans l'attitude rigide d'un soldat” <sup>115)</sup>. On peut aussi admirer les pantomimes d'un clown ce qui est des spectacles favoris de l'Angleterre <sup>116)</sup>. Mais ce qui offre le plus de distraction à l'Anglais c'est le Derby <sup>117)</sup>. C'est ce jour-là que ces tristes insulaires „se désespèrent” et cela est si différent de l'attitude habituelle des Anglais que „c'est à se demander s'il sont devenus fous subitement... Eux qui ayant une rate capable de se

---

<sup>110)</sup> Vallès. R. L., p. 93.

<sup>111)</sup> Vallès. R. L., p. 9, 10.

<sup>112)</sup> Vallès. R. L., p. 11.

<sup>113)</sup> Vallès. R. L., p. 31.

<sup>114)</sup> Vallès. R. L., p. 32.

<sup>115)</sup> Vallès. R. L., p. 34.

<sup>116)</sup> *ibid.*, p. 110.

<sup>117)</sup> *ibid.*, p. 195.

gilater ainsi, rentreront demain dans leur existence sourde, étouffée, cruelle" <sup>118</sup>). Pourquoi cette existence est-elle sourde, étouffée, cruelle? Tout d'abord, comme je l'ai dit plus haut, parce qu'il faut être rigide, puis les distractions manquent — et à la maison c'est l'incommodité qui règne, c'est cruel. L'Angleterre est le pays du mal-vivre, du mal-manger, du mal-s'asseoir et du mal-dormir" <sup>119</sup>). Voilà le catalogue de souffrances dressé par Vallès. Certainement cette accusation nous fait sourire aujourd'hui, parce que la généralisation est à coup sûr, trop hâtive. Un peu plus loin il formule son idée autrement et plus brièvement: „L'Angleterre a l'horreur du confortable". Ce qui n'est pas tout à fait juste non plus. D'où vient cette méprise? Tout simplement du fait que Vallès n'a pas eu de contact avec ceux qui vivent dans le luxe, et les Anglais de la classe moyenne sont peu exigeants sur ce point-là <sup>120</sup>) et aiment ce qui est simple. Ce qu'il dit est juste pour certaines classes de la société, pour les gens peu riches.

Il est peut être vrai que l'Anglais ne se procure que le nécessaire et ne met dans son intérieur „pas une seule inutilité charmante" <sup>121</sup>). Mais Vallès s'acharne dans la critique des meubles anglais: les fauteuils, les canapés" ne sont pas seulement coupables de vieillesse ou de vulgarité, mais ils sont moelleux comme la pierre, commode comme un chevalet de torture. S'il y en a de bons ils viennent de France — je comprends qu'on la déteste cette France" <sup>122</sup>), dit-il avec ironie. Il est difficile de discerner ici la part de la vérité de celle du chauvinisme de l'auteur. Mais il a raison de souligner le manque d'enjolivements coquets. Pour le goût les Français sont certainement supérieurs aux Anglais. — Il y a encore une chose dans cette vie „cruelle" des Anglais

---

<sup>118</sup>) *ibid.*, p. 196.

<sup>119</sup>) *ibid.*, p. 92.

<sup>120</sup>) Cohen. p. 100; Taine, 198.

<sup>121</sup>) Vallès. R. L., p. 95.

<sup>122</sup>) Vallès. R. L., p. 96.

qui déplaît à notre exilé. C'est la cuisine. Tout d'abord elle est autrement organisée. Elle se trouve dans le sous-sol de la maison et elle est unique pour tous les locataires. Puis il n'y a pas de casseroles. C'est le four qui joue un rôle important. Quant au menu, le Communard n'en n'est pas ravi: il trouve la cuisine anglaise „bête et froide, triste et grossière” — sans ragoût et sans sauces <sup>123)</sup>. Donc peu de distractions en ville, et peu de plaisirs à la maison. Les fêtes, n'apportent pas beaucoup de gaieté (sauf le Christmas). Surtout le dimanche anglais est triste. On doit être grave, ce jour-là, et consacrer beaucoup de temps aux prières, et l'athéisme de Vallès ne lui permet pas d'admirer ce peuple „sous le verrou de la Bible” <sup>124)</sup> et, ce qui le désole encore plus, c'est la stagnation presque complète dans la ville: „Jusqu'à une heure rien ne bouge ... la taverne, le bar, le restaurant sont fermés à triple tour <sup>125)</sup> ... tout s'arrête”... la poste ne fait point le service, pas de journaux, pas de nouvelles <sup>126)</sup>.

Ce n'est que vers une heure que „Londres étire une patte risque un oeil” <sup>127)</sup>. Alors on court un peu dans les rues rien que pour rapporter des tartes de chez le boulanger eu de la bière chez le boutiquier. Puis „A trois heures, le service du temple commence et le service de la gargote finit” <sup>128)</sup>. On ferme de nouveau tout. Aujourd'hui, le nombre de distractions s'est multiplié et le dimanche n'est pas si triste, mais au XIX s., on ne s'amusait certainement pas beaucoup. Il n'y a qu'une fête qui plaît à l'auteur de J. Vingtras. C'est le Christmas <sup>129)</sup> parce que c'est avant tout la fête des enfants, et que ce jour-là, la gaieté authentique règne dans les foyers et même les plus pauvres de l'empire ont leur

---

<sup>123)</sup> Vallès. R. L., p. 101. et Prosc, p. 83, Taine constate à peu près la même chose „...” elle n'a pas de saveur *Notes*, p. 62—63.

<sup>124)</sup> Vallès. R. L., p. 78.

<sup>125)</sup> Vallès. R. L., p. 71.

<sup>126)</sup> Vallès. R. L., p. 73.

<sup>127)</sup> Vallès. R. L. p. 74.

<sup>128)</sup> Vallès. R. L. p. 75.

<sup>129)</sup> Vallès. R. L., p. 102—107).

joie ce jour-là „par la voix des journaux on demande pour eux un bon dîner, du pudding, des oranges”. J’espère — ajoute l’auteur — qu’on ne leur fera pas sentir trop durement cette charité”<sup>130</sup>). On sent que Vallès est attendri lui-même surtout à cause de la gaité des enfants — cette gaité qui a manqué au petit Jacques Vingtras. Par cette fête des enfants „l’Angleterre, qui a tant de défauts les rachète tous d’un coup...” aux yeux de Vallès<sup>131</sup>), et l’article sur le Christmas est le seul dans le recueil qui soit libre de sarcasmes.

\* \* \*

Tout en faisant le tableau de la société anglaise, Vallès met en relief quelques problèmes sociaux et politiques que l’on pourrait grouper autour de trois points essentiels. L’émancipation de la femme, l’alcoolisme et la question ouvrière. L’un des plus longs articles du recueil „La rue à Londres” est consacré à la femme anglaise<sup>132</sup>), mais l’auteur parle de celle-ci tout au long de son livre. Ce qui était commun aux hommes et aux femmes a été mentionné plus haut dans la caractéristique générale de la nation anglaise les problèmes, plus particuliers à la femme, seront analysés ici. Comme je l’ai dit plus haut, Vallès a toujours recours aux comparaisons avec la France. Ainsi il constate que l’éducation de la jeune fille anglaise suit un autre chemin que celle des Françaises. Dans l’enfance les Anglaises ressemblent à celles-ci, mais les différences vont ensuite grandissant. On les élève autrement, „à la diable — en garçon”<sup>133</sup>) et non comme Emma Bovary, dans des couvents où elles aspireraient au moment où elles pourraient „se jeter dans les bras d’un héros botté et moustachu”<sup>134</sup>). On leur donne beaucoup plus de liberté, et on ne craint pas une chute”. C’est le climat qui les

---

<sup>130</sup>) Vallès. R. L. p. 107.

<sup>131</sup>) Vallès. R. L. p. 102, 103.

<sup>132</sup>) Vallès. R. L. p. 164—179.

<sup>133</sup>) Taine, op. cit. cf. p. 92, d’accord avec Vallès.

<sup>134</sup>) Vallès. R. L. p. 165.

protège contre la chute, alors même qu'elles glissent dans l'impudeur...<sup>135</sup>) et si remuante qu'ait été la fillette anglaise elle n'a pas le tempérament chaud vibrant de la femme de France"<sup>136</sup>). C'est la vivacité du tempérament de Vallès qui parle ici. Taine dira d'une façon plus assagie que „la Française est une fleur trop vite ouverte"<sup>137</sup>). La constatation est la même: l'Anglaise se développe plus lentement que la Française. Aussi son amour est plus durable et elle sait attendre plus longtemps que la Parisienne<sup>138</sup>). S'il arrive parfois que la jeune fille est victime d'une séduction, la loi britannique admet la recherche de la paternité et „force impitoyablement l'engendreur à solder, en espèces sonnantes le plaisir brutal qu'il s'est payé... La loi anglaise est donc plus humaine que la loi française remarque l'Insurgé bien qu'elle ait été dictée par l'esprit marchand"<sup>139</sup>). Mais la séduction et l'adultère rencontrent trop d'obstacles dans les conditions de vie anglaises: il n'y a pas de ces cabriolets - paniers pour emporter les amoureux, les maisons ont des cloisons si peu épaisses que les couples se trahiraient trop facilement, pas de cabinets clos à volonté, pas de cabarets pour se rencontrer<sup>140</sup>). Mais les sens des ladies dorment et leurs cervelles aussi, et elles restent fidèles à leur maris<sup>141</sup>), en suivant la ligne du moindre effort. Et Vallès attaque cette attitude. Il trouve que si les Anglaises ne trahissent pas leurs maris c'est parce qu'elles se sentent trop faibles pour lutter dans la vie qui les soumet au „mâle qui prend la charge du pain à gagner" Vallès présente ce problème à travers le prisme de son parti-pris qui tend à souligner le manque d'indépendance de la femme anglaise: il veut nous dire que la femme, qui trompe son mari est en danger d'être forcée de

---

<sup>135</sup>) Vallès, R. L. p. 165, — cf. Taine, p. 127.

<sup>136</sup>) Vallès, R. L. p. 164.

<sup>137</sup>) Taine, op. cit. p. 92.

<sup>138</sup>) Vallès, R. L. p. 165, 166.

<sup>139</sup>) Vallès, R. L. p. 166.

<sup>140</sup>) Vallès, R. L. p. 167, 168, 169.

<sup>141</sup>) Taine, op. cit, cf. p. 128, 9.



rompre avec le foyer, et alors elle serait une épave qui flotterait au hasard, ballotée par les courants de la décence hypocrite de la société, sans pouvoir gagner sa vie. Cela n'est vrai qu'en partie p. ex. Taine explique cela en soulignant le caractère rectiligne de la femme anglaise formé par l'éducation qui lui inculque une notion du devoir „et (qui) ne souffre guère de compromis”<sup>142</sup>): ce qui n'est pas toute la vérité non plus. Ce qui est juste chez Vallès c'est qu'il demande qu'on permette aux femmes de travailler, de gagner leur pain: ce qui est une émancipation raisonnable: „...ls font des métiers de demoiselles ces hercules à favoris rouges et à grosse bedaine”<sup>143</sup>); dit-il, et „Pourquoi ne pas mettre des fleurs épanouies derrière les guichets de caisse, les comptoirs de magasin”<sup>144</sup>)? Il trouve que l'Anglaise est trop peu active et que le mari fait tout pour immobiliser la femme: p. ex. l'Anglaise ne peut pas „filer à droite ou à gauche” sous prétexte d'aller aux provisions, elle ne va pas faire ses emplettes parce qu'il suffit que le mari laisse chez le boutiquier une feuille avec la commande et tout sera livré à domicile<sup>145</sup>). L'Anglais est „fier de porter seul le poids de la maison” mais Vallès condamne cette „vanité de Spartiae” et cette obéissance irraisonnable à la tradition de la patrie<sup>146</sup>). Il prévient du danger que court la femme à la mort du mari, s'il n'y a pas de fils pour faire vivre la famille. „Il n'y aura peut être que des filles à l'enterrement. Que deviendront-elles? Les voilà toutes, veuve et orphelines, à la merci de l'associé devenu l'ennemi, ou jetées sur la paille si l'on vivait de l'emploi seul du mort”<sup>147</sup>). Ce sont les „Corbeaux” de Becque qui nous viennent tout de suite à l'esprit pour illustrer

---

<sup>142</sup>) Taine, op. cit. p. 110.

<sup>143</sup>) Vallès, R. L. p. 170.

<sup>144</sup>) Vallès, R. L. p. 169.

<sup>145</sup>) Vallès, R. L. p. 170.

<sup>146</sup>) Vallès, R. L. p. 171, 172

<sup>147</sup>) Vallès, R. L. p. 172.

cette idée de Vallès. A propos du „farniente”<sup>148)</sup> le Réfractaire ne dit pas que l’Anglaise peut être très occupée par l’éducation de ses enfants, et il dit pourtant que les Anglaises en ont beaucoup<sup>149)</sup>! Il parle des enfants pour rappeler sa thèse sur l’émancipation des femmes qu’il prône. Il dit alors que la femme est „sur cette terre de machines une machine à faire des enfants, rien de plus”<sup>150)</sup>! Au point de vue de politique de population c’est une louange de l’Angleterre; il ne pourrait pas en dire autant de la France! Il regarde le problème d’un autre point de vue. Il trouve que ça vieillit trop les femmes surtout si on ajoute l’oisiveté et le gin<sup>151)</sup>.

Cette généralisation est trop hâtive et nous ferait croire qu’il n’y a, en Angleterre, ni aïeule avec charme et grâce, ni mère avec les qualités en question. Ce qui vaut encore et toujours c’est le postulat qu’il pose: la femme doit être plus qu’une machine à faire des enfants. Et il dit poétiquement: „Mais il ne suffit pas à la couveuse de garder le nid. Il est bon qu’elle aille chercher l’insecte ou le grain dans le voisinage qu’elle interroge l’horizon pour savoir ce qu’il y a à grapiller dans la moisson et à picorer dans le vent”<sup>152)</sup>. Mais, quoiqu’il veuille émanciper les femmes, il ne loue nullement celles qui quittent le home pour s’engager dans des entreprises extravagantes<sup>153)</sup> et ridicules parfois, et il nous dit à peu près la même chose que J. de Maistre qui affirmait que c’est une erreur que de croire qu’une femme doit égaler l’homme en le singeant. Vallès a remarqué avec justesse une certaine masculinisation en formation de la femme en Angleterre!<sup>154)</sup>, ce que nous pouvons distinguer beaucoup plus nettement aujourd’hui même sur le continent<sup>155)</sup>. Vallès

<sup>148)</sup> Vallès, R. L. p. 170.

<sup>149)</sup> Vallès, R. L. p. p. 115, 173, cf Taine passim.

<sup>150)</sup> Vallès R. L. p. 173.

<sup>151)</sup> Vallès, R. L. p. 173, 4.

<sup>152)</sup> Vallès, R. L. p. 174.

<sup>153)</sup> Vallès, R. L. p. 178, 179.

<sup>154)</sup> Vallès, R. L. p. 39.

<sup>155)</sup> Cohen, op. cit. p. 257.

ne parle pas de tout ce qu'on pourrait dire sur les femmes anglaises: p. ex. sur le travail des femmes <sup>156)</sup>, sur les circonstances nuisibles à la santé des femmes et de leurs enfants <sup>157)</sup>. C'est parce que Vallès n'a pas prétendu tout dire. Il faut souligner cela: il a voulu faire une œuvre d'art qui, il est vrai, devait renseigner ses compatriotes et les instruire, mais, cela ne devait pas être un traité de sociologie. Ce qu'il a choisi et dépeint est assez caractéristique pour que nous puissions nous rendre compte (et ses contemporains encore mieux que nous) de ce qu'il y avait à corriger dans l'organisation sociale et politique pour rendre le système plus viable. La puissance et l'élan du mouvement féminin au XIX s. ont non seulement donné raison à Vallès, mais ils ont dépassé ses postulats. Vallès a noté plus d'une chose à corriger, plus d'une plaie sur l'organisme de la société anglaise, et parmi les plus horribles il a cité la prostitution et l'alcoolisme. L'étendue du mal est remarquable puisque l'auteur de la *Rue à Londres* s'écrie ainsi: „Et de fait, on y est cerné par la prostitution! Pays terrible!” <sup>158)</sup>. On peut croire que Vallès exagère énormément, et pourtant il suffit de consulter Taine et Engels pour se rendre compte de la justesse de cette constatation. Le premier dira d'une façon générale et circonspecte: „...pourtant il me semble que le mal et le bien sont ici plus grands qu'ne France...” <sup>159)</sup>.

L'autre précise la situation en présentant le nombre de 40.000 filles de joie qui remplissent les rues de Londres <sup>160)</sup>. Par cette exclamation Vallès nous fait comprendre que la situation est meilleure en France. Et il ajoute encore d'autres traits à l'avantage des Françaises: il voit en Angleterre une certaine lourdeur et de la vulgarité chez les prostituées, et, si „quelques unes...

---

156) Vallès, R. L. p. 218, 9.

157) Engels, p. 155, 6, 7.

158) Vallès, R. L. p. 49, 50, 58, 59, 113, 114.

159) Taine, op. cit., p. 49.

160) Engels, op. cit. p. 126.

ont un peu de chic, c'est qu'elles „...ont tâté de Paris ou des Parisiens“<sup>161)</sup>, et, à la même page, il ajoute: „A Londres, la viande à plaisir se sert dans des loques“. Tandis qu'en France, ces filles-là ont une toilette plus soignée. Et, de plus, on ne trouve pas à Londres les belles de nuit, les viveuses à grande tournure<sup>162)</sup>. En somme, Vallès ne s'emporte pas avec la même violence contre la prostitution que contre les autres maux sociaux; il ne fait que constater que c'est une „honte sans patrie“ et qu'il trouve les filles anglaises plus dégoûtantes que les Françaises. S'il s'agit de l'ivrognerie, le Communard l'attaque avec véhémence, et nous trouvons plus d'une exclamation dans les phrases où il dépeint la „saoulaison noire“ des Anglais. Il constate ici aussi l'enormité de l'abus: „Tout le monde boit ici! (et)... sans mesurer la dose...“<sup>163)</sup> Il est compréhensible qu'on ne doit pas prendre cela au pied de la lettre, mais on peut constater que la situation a été grave<sup>164)</sup>. Ce qui indigné le plus l'Exilé c'est le fait que ce sont les femmes „qui salissent le pavé de leurs vomissements et qui battent les murs avec leurs têtes: non pas seulement celles en haillons, mais aussi celles en chapeau frais et en robe neuve: non pas seulement les vieilles mais les jeunes“<sup>165)</sup>. Et il accentue cela encore plus fort en disant: „c'est la femme qui en Angleterre tient le drapeau de la saoulographie“<sup>166)</sup>. Dans son article *La Rue à Londres*, il condamne nettement la femme qui „vautre son ignominie sur les dalles“<sup>167)</sup>. Et surtout il plaint l'enfant: „que deviendra l'enfant né dans ces trous, baptisé de gin... qui a bu le lait de cette gourde de chair rincée de poison, qui gigotera dans cette lie ...Que devien-

<sup>161)</sup> Vallès. R. L. p. 50.

<sup>162)</sup> Vallès. R. L. p. 47.

<sup>163)</sup> Vallès. R. L. p. 223.

<sup>164)</sup> Engels, op. cit. p. 124, 125, 126, Taine, p. 5.

<sup>165)</sup> Vallès. R. L. p. 6.

<sup>166)</sup> Vallès. R. L. p. 227.

<sup>167)</sup> Vallès. R. L. p. 18.

dra-t-il?" <sup>168</sup>). La compassion est très forte et on la sent encore plus dans cette phrase „C'est que le courage m'a manqué pour rester là..." <sup>169</sup>) et regarder les enfants blessés par quelque véhicule dans la rue parce que la mère saoulée ne faisait pas attention au petit! Il est possible que Vallès exagère un peu la proportion des saouleries des femmes par rapport à celles des hommes, mais le fait est là: beaucoup de femmes buvaient à cette époque sans mesure, en empoisonnant leurs petits <sup>170</sup>). L'auteur ne présente pas toutes les conséquences de l'alcoolisme; il ne veut qu'attirer l'attention de la société sur le danger qui la menace. Ce qu'on peut voir comme une conséquence directe, c'est la dégradation morale visible dans la rue où des hommes, des femmes se battent <sup>171</sup>) après avoir bu. Et cette fois-ci Vallès n'omettra pas l'occasion de souligner la supériorité de la France dans la sobriété. „Il y a cent Coupeau anglais contre un Coupeau en France, comme il y a mille Gervaise de Londres contre une Gervaise de Paris" <sup>172</sup>). Cette comparaison est aussi caractéristique qu'exagérée, mais elle a atteint probablement son but, elle a fait réfléchir sur ce problème. Enfin notons que Vallès pose un problème qui lui tient au coeur et imprègne toute son oeuvre. C'est la question de l'homme de travail, le problème de la misère. En l'analysant, le Réfractaire évite les nombres. Il ne les emploie que pour préciser la durée du travail des ouvriers des docks de Londres (7 heures de travail, en hiver, 8½ heures, en été) et leur salaire: trois shillings deux pences par jour — tout juste pour „ne pas mourir de faim" <sup>173</sup>). Les ouvriers cherchent encore quelque travail d'occasion pour gagner quelques pences de plus. Les ouvriers — portefaix de Covent Garden (place du marché)

<sup>168</sup>) Vallès. R. L. p. 19.

<sup>169</sup>) Vallès. R. L. p. 19.

<sup>170</sup>) Engels. op. cit. cf. p. 125, „manche Mutter dem Säugling den sie auf dem Armen trägt Branntwein zu trinken gibt".

<sup>171</sup>) Vallès, R. L. p. 20, 150, 151, 226.

<sup>172</sup>) Vallès. R. L. p. 226.

<sup>173</sup>) Vallès. R. L. p. 125

gagnent jusqu'à 7 sh. avant midi, mais ce sont des travailleurs recommandés par des personnes respectables au propriétaire de cette place qui les embrigade, et ils sont peu nombreux. En général, les ouvriers sont exposés aux caprices des patrons et aux surprises que leur ménage le sort. Ils font le travail à la muette, sans chanter, un travail monotone et machinal <sup>174</sup>).

Ils sont le plus souvent habillés de loques sales — ou s'il y a mieux, dans des habits souvent portés par plusieurs personnes et rachetés au marché des pauvres: „Il a là-bas — nous dit l'Insurgé — des millions d'hommes qui jamais n'ont senti la fraîcheur d'une étoffe vierge" <sup>175</sup>). La situation des paysans est peut-être encore pire: ils gagnent beaucoup moins (quelques shillings par semaine) et ont des Familles nombreuses. Ils logent dans des étables, se nourrissent mal. Et Vallès exprime la compassion qu'il a pour ces malheureux qui ont l'air de prisonniers et qui travaillent sans entrain: „...il fait mal à voir, ce lent, ce maigre ce résigné" <sup>176</sup>), dit-il. Parfois le travail manque complètement. Alors on tâche de se procurer du pain de différentes façons. On ne peut pas mendier. La loi le défend. Certains s'engagent dans l'armée <sup>177</sup>) (qui ne se compose que de volontaires) d'autres essayent d'extorquer quelque monnaie en exécutant des tours de force, en amusant le public qui s'ingénie parfois à avilir les malheureux: p. ex. pendant le Derby les riches jettent les restes de leurs repas aux mendiants (la mendicité déguisée reste), mais „l'homme qui donne crache exprès sur l'aumône qu'il fait et la salit avant de la jeter" <sup>178</sup>). Parfois on exige des misérables, avant de leur donner une offrande, qu'ils pleurent et rient alternativement Vallès éclate en menaces en parlant de cela „N'est-ce pas que vous monteriez à l'assaut

---

<sup>174</sup>) Vallès. R. L. p. 125.

<sup>175</sup>) Vallès. R. L. p. 193.

<sup>176</sup>) Vallès, R. L. p. 119, v. aussi, 115, 116, 125.

<sup>177</sup>) Vallès. R. L. p. 131.

<sup>178</sup>) Vallès. R. L. p. 201, 202.

des équipages, et que vous casseriez ce monde-là sur vos genoux, populaciers de Vincennes, ouvreurs de portières d'Auteil" <sup>179</sup>), Et il remarque qu'en Angleterre personne ne se plaint de cet état de choses <sup>180</sup>). Il n'y a pas que les ouvriers et les paysans qui souffrent la faim, il y a des gens en habit noir qui cherchent longtemps du travail et qui, tout en travaillant p. ex. au barreau, travaillent comme portefaix à Covent Garden <sup>181</sup>). Il y en a qui, ne trouvant pas de travail, meurent d'épuisement <sup>182</sup>). Vallès raconte l'histoire d'un avocat qui, poussé à bout par la misère, vole un livre dans une bibliothèque — et il est arrêté, il demande un arrêt sévère pour rester quelques années en prison et ne pas revenir à cette vie maudite <sup>183</sup>). L'Etat tâche de remédier à cet état de choses en fondant des Workhouses c. à d. Maisons de Travail.

L'Insurgé attaque cette institution qui ne sert que de déguisement à l'aumône offerte par l'Etat puisque l'on y travaille que pour la forme <sup>184</sup>), et l'on y est emprisonné. Beaucoup préfèrent le suicide, en se noyant dans la Tamise, à ce „purgatoire" ou l'on est obligé de se séparer de sa femme et de ses enfants <sup>185</sup>). Il ne loue pas non plus la philanthropie des riches, il demande du travail pour tous les pauvres et non du semblant de travail. Il veut que les ouvriers ne fassent pas pitié: „c'est ce qui ne devrait point être, et c'est ce qui est..." <sup>186</sup>). Vallès n'accepte pas tranquillement cela: parfois il s'attriste, parfois il ironise, mais le plus souvent il se révolte: il „aiguise l'anne contre la „société bête": „On a envie de saluer celui qui, au lieu de venir chercher ici (dans le Workhouse) la paix morne et le repos vil, préfère jeter, comme un pugiliste, son chapeau troué dans l'arène et de

---

<sup>179</sup>) Vallès. R. L. p. 203.

<sup>180</sup>) Vallès. R. L. p. 20. cf. Taine 313.

<sup>181</sup>) Vallès. R. L. p. 156.

<sup>182</sup>) Vallès. R. L. p. 61 sq. cf. Engels 31.

<sup>183</sup>) Vallès R. L. p. 67 et sq.

<sup>184</sup>) Vallès R. L. p. 139, 141.

<sup>185</sup>) Vallès R. L. p. 144 — Engels dit la même chose p. 272.

<sup>186</sup>) Vallès R. L. p. 25 v. aussi p. 16.

dire à la société: „Défends-toi, je vais te casser les dents”<sup>187)</sup>. Et il élargit l'accusation des politiciens. Il constate que le gouvernement est libéral, qu'il permet „d'être pauvre ou riche”<sup>188)</sup>, qu'il ne défend pas de „gueuler sans autre conséquence”, qu'il permet de se saouler etc. Et pourquoi les gouvernants admettent-ils ce laisser-faire? C'est parce qu'ils veulent que „La foudre des colères s'échappe par des pointes”<sup>189)</sup> c'est parce qu'ils préfèrent des forces perdues à des forces hostiles”<sup>190)</sup> répond-il ingénument, et tout le système tend à veiller sur le bien des riches... il ne s'agit pas de s'inquiéter du mal des pauvres”<sup>191)</sup>. Et il a raison d'insister sur la misère du prolétariat. L'indigence a du être accablante à cette époque quisqu' au XX-e siècle, on trouve encore „... la plus grande élégance et... la plus profonde misère...”<sup>192)</sup>. Vallès n'écrit pas avec un système préconçu: il note ses impressions en artiste. S'il formule des idées c'est avant-tout pour accuser la classe dirigeante ou pour blâmer la passivité des opprimés. Mais il laisse aussi un témoignage positif sur la liberté des citoyens anglais et attaque, par ricochet, le système policier de Napoléon III<sup>193)</sup>. A certains moments, il exprime même de l'enthousiasme pour ce libéralisme britannique, et il reconnaît que c'est l'Angleterre qui lui a appris à lui „d'un pays républicain ce que c'était la liberté”<sup>194)</sup>. Comme nous voyons, l'amplitude de ses opinions est grande, et on ne peut pas toujours les accepter sans vérification. Cependant le juste milieu n'est pas trop difficile à découvrir entre ces extrêmes.

---

187) Vallès R. L. p. 140, 141 v. aussi p. 125.

188) Prosc. 117.

189) Vallès R. L. p. 42.

190) Vallès R. L. p. 141.

191) Vallès R. L. p. 52.

192) Cohen op. cit. p. 105 — v. aussi p. 73 cf. Dyboski, *Anglia po wojnie* p. 1, 15, 16, 55 — pour le XIX s. v. Engels passim et Taine p. 35, 36.

193) Vallès, *Rue à Londres*, p. 13, 250.

194) Vallès, *Rue à Londres*, p. 250. v. aussi 36.



A le juger dans l'ensemble, Vallès est plus près du point de vue d'Engels que de celui de ceux qui admirent l'Angleterre. Il a voulu montrer les plaies de ce pays, ce qui lui a déplu et, sans y insister, mais parfois avec la même fougue — ce qui lui a plu. Il est, comme certains l'ont déjà remarqué, non sans justesse, un talent à lyre monocorde: il rétrécit le front où il doit lutter, et il lutte en faisant beaucoup de tapage autour du problème de la misère humaine, aussi bien en Angleterre qu'en France — pour attirer l'attention de tous et pour forcer la société à assainir les conditions de la vie des classes laborieuses. Cela n'est pas négligeable: ce n'était pas un travail superflu à son époque, puisqu'aujourd'hui encore, il y a des écrivains éminents qui protestent contre la misère! (p. ex. Rops qui donne un titre caractéristique à un de ses livres: *La Misère et nous*). Vallès prend part à cette lutte en décrivant ce qu'il a vu de ses propres yeux, ou entendu, pendant ses neuf ans d'exil, de la bouche de témoins oculaires. Il ne montre pas les grands avec leur luxe, leurs machinations politiques — il montre plutôt ce qu'ils devraient faire et qu'ils ne font pas pour améliorer le sort de ces malheureux qu'il dépeint d'une façon si plastique, en artiste qu'il est.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Vallès Jules: *Les Oeuvres* de Jules Vallès publiées sous la direction de Lucien Scheler Les Éditions Français Réunis.

1) *Le Proscrit* Paris 1950 préf. par Lucien Scheler.

2) *La Rue à Londres* 1951 préf. par Lucien Scheler.

Cohen-Portheim Paul: 1) *Angleterre ile inconnue* traduit de l'allemand par Alice Guénod. Paris 1931, éd. Flammarion.

Dyboski Roman: 1) *Czego nas uczy Anglia?*, Lwów 1924.

2) *Anglia po wojnie*, Kraków 1924.

3) *Moralność życia publicznego w Anglii*, Lwów 1936

Engels Friedrich: 1) *Die Lage der arbeitenden Klasse in England*. Dietz Verlag, Berlin 1947.

Hirsch Michel-Léon: 1) *Jules Vallès, l'Insurgé*. Édit. du Méridien, Paris, 1948

Jäckel Hilde: 1) *Der Engländer im Spiegel der französischen Literatur von der Romantik bis zum Weltkrieg*. Priebatsch's Buchhandlung, Breslau 1932.

Taine Hippolyte: 1) *Notes sur l'Angleterre* ed. 2e Paris 1872 éd. Hachette.

---